
LES
VILLES MARITIMES
DU MAROC

Commerce, Navigation, Géographie comparée.

CHAPITRE PREMIER.

LA CONTRÉE DU RIF.

§ 1^{er}.

Au temps des Romains, l'oued Moulouïa, dans sa partie inférieure, formait la limite entre les deux Mauritanies Césarienne et Tingitane (1). Cette antique frontière, reconnue par les Turcs dans les dernières années de leur domination, est encore aujourd'hui celle de l'Algérie et de l'empire du Maroc; elle a été fixée politiquement par le traité du 18 mars 1845.

§ II.

Après avoir dépassé l'embouchure de l'oued Moulouïa, en

(1) *Mulucha annis nunc gentium olim regnorum quoque terminus Bocchi Jugurthæque* (P. Mela, L. I, C. 5) — *Maloua flumen dirimit Mauritanias duas* (Itin. Anton. p. 12). —

suivant la côte à l'ouest, on découvre d'abord le cap Quibadana mentionné par Tofiño (1) et dont le nom se retrouve dans celui d'une dackera berbère du voisinage, la tribu de Kibdâna. Ce promontoire est représenté sur tous les portulans du moyen-âge, mais il n'est pas nommé.

Un peu plus loin, les mêmes cartes signalent des salines (*saline*) sans autre indication. Ces lagunes naturelles, qui paraissent avoir une assez grande étendue, sont situées à 18 ou 20 kilomètres à l'est de Melîla et communiquent avec la mer au moyen d'un canal. La sebkha de Ghâret (2) se forme comme celles d'Arzeu et d'Oran. En hiver, elle ressemble à un grand lac, mais elle se dessèche pendant les chaleurs de l'été, et les chameaux et autres bêtes de somme peuvent la traverser à pied sec. Au mois d'octobre, lorsque surviennent les premières pluies, plusieurs parties de la sebkha se recouvrent d'herbes; au-dessous on trouve le sel cristallisé par couches. Après ces lagunes, la côte tourne et commence à monter vers le nord. Melîla, qui vient ensuite, est citée par tous les anciens cartographes: le portulan de Visconti et l'atlas catalan de Ferrer écrivent *Millela*, la carte de la bibliothèque Pinelli, *cavo Milela* et les autres routiers *Mellila*; mais aucun d'eux n'indique la petite rivière qui coule à l'est de la ville, le rio del Oro des Espagnols. Elle n'est marquée que sur la carte de Battista Agnesi qui porte une date plus récente (1524).

Melîla, au moyen-âge, était un centre commercial assez important. Les Berbères de l'intérieur y portaient des laines, des peaux non préparées, du miel, de la cire, des fruits secs, de la sparterie et recevaient en échange des marchands européens des draps, des toiles, de la quincaillerie et des armes. Le miel, d'une qualité supérieure et si abondant dans le pays qu'on croit

(1) Derrotero de las costas de España y de su correspondienta de Africa, 1787. —

(2) Madoz, dans les notes statistiques qui accompagnent la carte de Franç. Coello (*Mapa de las posesiones de Africa*, 1850), lui donne le nom de *Laguna de puerto nuevo*, et il ajoute qu'en 1755, elle fut comblée en partie par un tremblement de terre.

que Melîla en a tiré son nom, formait l'objet le plus considérable du commerce d'exportation ; il était surtout recherché par les négociants de Malaga et de Carthagène qui retiraient de ce trafic de grands avantages. Les mines de fer que renferment les montagnes voisines fournissaient aussi aux habitants de Melîla un article précieux pour le commerce extérieur. Dans la baie, s'il faut en croire Léon l'Africain et Marmol, on pêchait des huîtres à perles.

Au sujet des marchands qui allaient trafiquer à Melîla, Bekri parle d'une coutume assez singulière. « Lorsqu'un négociant étranger, dit-il, arrive dans ce port, les habitants tirent aussitôt au sort, et celui que la chance a favorisé se charge de diriger les opérations commerciales du marchand qui n'achète et ne vend rien, sans l'avoir consulté. Dès lors l'habitant est tenu de défendre son hôte contre toute espèce de vexations et reçoit de lui un salaire, ainsi qu'un présent pour les frais de logement. »

Les Vénitiens fréquentaient les marchés de Melîla. C'était un des points marqués de l'itinéraire de la flotte marchande qui trafiquait sur les côtes d'Afrique.

§ III.

En 1496, au mois de septembre, Melîla fut prise par le duc de Medina Sidonia. La ville était à peu près déserte par suite d'un accord tacite entre les rois de Fès et de Tlemsèn qui pendant longtemps s'étaient disputés sa possession. Le duc arrivant à l'improviste s'en rendit maître sans coup férir. Il fit relever les murailles qui tombaient en ruines en réduisant un peu l'ancienne enceinte, bâtit une forteresse sur un rocher qui domine la place au nord-est et y laissant une bonne garnison pourvue de tout ce qui était nécessaire pour la défense, il s'en retourna à Malaga.

Bien qu'attaquée à diverses reprises par les Marocains avec acharnement, Melîla a toujours depuis appartenu à l'Espagne. En 1563, un marabout, très-vénéré dans le pays, souleva un grand nombre de tribus, en leur disant que, si elles voulaient l'accompagner sous les murs de Melîla, il enchanterait en leur présence

la ville et les chrétiens « à tel point que les portes de la place s'ouvriraient d'elles-mêmes et que les soldats s'endormiraient sans pouvoir tirer un seul coup de canon ou d'arquebuse. » Les Berbères le crurent et fixèrent un jour pour tenter l'entreprise. Prévenu de ce qui se passait par un de ses espions, don Pedro de Venegas, gouverneur de Melila, prit ses dispositions pour les recevoir de son mieux.

Au jour marqué, les Maures, au nombre de 10 à 12 mille, se présentèrent devant Melila; le santon les précédait, faisant avec ses bras de grandes démonstrations et invoquant à haute voix le nom de Dieu et celui de son saint prophète. Tout à coup, sans que l'on pût dire comment la chose s'était faite, on vit la porte s'ouvrir; dans la ville il ne se faisait aucun mouvement, et sur les remparts les sentinelles se tenaient immobiles, l'arquebuse appuyée sur l'épaule. Convaincus de la puissance magique du marabout, les Berbères franchirent la porte sans hésiter: dans les rues régnait un profond silence et pas un soldat ne s'y montrait. Tous se félicitaient déjà croyant la ville prise; mais ils ne tardèrent pas à être détrompés. A un signal donné par Venegas, les Espagnols apparurent de tous les côtés et, faisant sur les Maures un terrible feu de mousqueterie, en couchèrent par terre un bon nombre. Les autres ne songèrent qu'à fuir, et le santon fut même un de ceux qui se sauvèrent le plus vite.

Le mauvais succès de cette entreprise aurait dû décourager les Berbères, mais il n'ébranla en aucune façon la stupide confiance de ces crédules populations. Le marabout leur dit que, s'ils ne s'étaient pas mis à crier victoire à peine entrés dans la ville, et n'avaient pas réveillé les chrétiens, elle eût été prise. Il prétendait aussi avoir reçu dans la bagarre plusieurs coups d'arquebuse à la tête qui ne lui avaient fait aucun mal, et il en montrait les marques. Il fit tant, en un mot, qu'il leur persuada de retourner avec lui devant Melila.

Mais don Pedro de Venegas avait été averti et se tenait sur ses gardes. Les Berbères, conduits par le marabout, trouvèrent comme la première fois la porte ouverte, ils entrèrent dans la ville en faisant le moins de bruit possible, ainsi que leur avait

recommandé le santon, en s'abstenant surtout de crier et même de parler. Six cents à peu près y avaient pénétré lorsqu'une herse que le gouverneur de Melîla avait fait placer tout récemment en arrière de la porte s'abattit tout à coup. En même temps les soldats sortirent de toutes les maisons, chargeant les Maures à coup de piques ou les criblant d'arquebusades. Pas un ne se sauva. Ils furent tous tués ou faits prisonniers. Ceux qui étaient restés en dehors de la ville, parmi lesquels se trouvait le marabout, voyant qu'on avait refermé la porte et entendant le bruit de la mousqueterie, se hâtèrent de regagner leurs montagnes, complètement désabusés sans doute à l'endroit de leur santon. Depuis lors on n'entendit plus parler du malencontreux marabout (1).

§ IV.

Pendant plus d'un siècle, la garnison de Melîla n'eut à repousser aucune attaque des Marocains. En 1687, Moula Ismaïl fit une tentative pour s'en emparer. Les écrivains espagnols disent que le chérif avait dans son armée des ingénieurs français chargés de conduire les travaux du siège; mais il échoua malgré ce secours. La vigoureuse défense de don Francisco Moreno conserva cette place à l'Espagne.

Sept ans plus tard, les Marocains reparurent devant Melîla. Cette attaque, qui fut beaucoup plus sérieuse que la précédente, est à peine mentionnée par les historiens. Commencé en 1694, le siège se prolongea, avec quelques intermittences, jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Deux lettres autographes, écrites par le gouverneur même de Melîla, don Domingo de Canal y Solvedila, et datées des 1^{er} mai et 20 août 1697, donnent à ce sujet quelques détails intéressants. Il paraît que la place, serrée de près par les Marocains, se trouvait réduite aux plus tristes extrémités. Nous donnons ici ces deux documents originaux (2).

(1) Marmol — Ferreras. —

(2) Bibl. du Secrétariat général du Gouvernement — Archives espagnoles C. IV. n° 3. — Berbrugger a publié ces deux lettres dans la *Revue africaine*, n° 53, septembre 1865.

« Le gouverneur de Melilla au très-excellent seigneur le duc d'Hijar.

« J'informe Votre Excellence que dans les journées des 27, 28 et 29 du mois dernier (avril 1697), une multitude de Maures, dix ou douze mille, autant qu'il m'a été possible d'en juger, se présentèrent devant la place. Le 30 à 11 heures du soir, ils se laissèrent voir en grand nombre dans leurs positions d'attaque et quatre ou cinq mille s'avancèrent contre le fort qui est en ce moment en construction. Ils exécutèrent sept charges que je repoussai toutes ; ils appliquèrent ausssi cinq échelles qui leur furent enlevées. Ensuite ils essayèrent de combler le fossé avec des fascines, et bien que je me portasse aussitôt au secours des nôtres avec le capitaine de cavalerie don Diego de Perea et soixante hommes, je ne pus parvenir à les repousser jusqu'à trois heures du matin : quatre fois ils me forcèrent de reculer avec mes gens. Enfin grâce au grand feu de mousqueterie et d'artillerie que l'on fit des murailles de la place, ils fléchirent un peu dans la partie qui regarde de ce côté, et je pus alors tenter un nouvel effort et réussir à les chasser du fossé. L'assaut a duré cinq heures, et je puis assurer Votre Excellence que les armes de Sa Majesté ont eu là une bonne journée.

« En ce qui me concerne, je manque de monde, ainsi que je l'ai déjà dit à V. E. ; je n'ai plus aujourd'hui que 350 hommes en état de combattre. Les munitions de guerre nous sont aussi défaut : nous n'avons pas de quoi tirer pendant dix jours. Nous manquons également de vivres, et depuis bien longtemps nous n'avons rien pu prendre de chaud, n'ayant pas un morceau de bois pour apprêter nos repas. A différentes reprises je me suis plaint à ce sujet aux autorités de Malaga et au fournisseur ; mais je n'ai pu obtenir que l'on m'envoyât quelque chose. Faut de l'avoir fait en temps utile, les plus grands malheurs sont aujourd'hui à craindre. Mais V. E. peut être assurée que, si cette place doit se perdre, son fossé me servira auparavant de sépulture, à moi et à toute la garnison. »

La seconde lettre adressée au même personnage est ainsi conçue :

« Les Maures se maintiennent dans leurs positions d'attaque, quoique avec moins de la moitié des forces qu'ils avaient le mois dernier; mais ils en ont assez cependant pour nous incommoder. Ils font maintenant une coupure dans la position d'attaque d'en haut, et en arrière ils élèvent une espèce de tour en forme de cube, mais très-irrégulier, avec des fascines et de la terre. Nous pensons qu'ils espèrent ainsi nous embarrasser pour la fortification de l'ouvrage que l'on continue à construire; mais s'ils ne font pas autre chose, ils ne nous gêneront pas. Cependant lorsque nous nous apercevons qu'ils travaillent, nous tâchons de les incommoder avec le feu de notre artillerie; mais nous ne pouvons pas les empêcher de travailler toutes les nuits peu ou beaucoup.

« Quatre embarcations viennent d'entrer dans le port, deux chargées de vivres, une autre de chaux et de munitions de guerre et la quatrième de bois. Elles sont arrivées fort à propos: deux jours plus tard nous mourrions de faim, la place se trouvant réduite à la dernière extrémité. »

§ V.

En 1774, Sidi Mohamed, sans déclaration de guerre à l'Espagne, envoya une armée de trente mille hommes assiéger Melila. Il prétendait que, s'il était en paix par mer avec le roi Charles III, il ne l'était pas par terre. Le chérif avait dépensé des sommes énormes et fait des préparatifs considérables pour mener à bonne fin cette entreprise: son artillerie nombreuse et bien outillée était commandée par des ingénieurs anglais qu'il avait fait venir de Gibraltar. Mais cela ne l'empêcha pas d'être battu. Le général Sherlock, accouru de Madrid avec des renforts, défendit courageusement la place. Les Marocains après avoir été repoussés dans plusieurs assauts, furent contraints de lever le siège.

Le gouvernement espagnol, en représailles de cet acte d'agression que rien n'avait motivé de sa part, mit en état de blocus tous les ports du Maroc. On raconte que pour détruire la fâcheuse impression que la retraite de son armée et la guerre avec l'Espagne avaient produite sur l'esprit du peuple, Sidi Mohamed fit

répandre le bruit qu'il avait été convenu avec le roi Charles que ce dernier lui remettrait Melîla aussitôt qu'il serait parvenu à dompter le mauvais vouloir des moines et autres religieux de ses états qui refusaient de consentir à la cession de cette ville.

§ VI.

Melîla occupe une presqu'île unie au continent par un isthme de rochers, long de 40 mètres et large de 31. La place a toujours été réputée imprenable. Au nord, elle est inaccessible à cause des escarpements du rocher sur lequel elle est en partie assise. Un parapet de trois pieds d'épaisseur, ayant au milieu une tour de forme elliptique, la protège du côté de l'est. Au sud, elle est défendue par un autre parapet cylindrique appelé *las cabras*; enfin, sur le front qu'elle présente vers l'ouest se trouve la porte avec la grosse tour de S. Jago. De ce côté elle communique par un chemin couvert avec les fortifications extérieures. L'isthme, dans toute sa longueur, est hérissé de retranchements. La garnison de Melîla se compose d'un bataillon de 800 hommes, commandé par un colonel. Le nombre de condamnés ou de *presidarios* est de 4 à 500. Tous les mois, Melîla communique avec Malaga au moyen d'un bateau à vapeur.

Au sud-est, à peu de distance et à portée de canon des forts, se trouve le port de Melîla. Il est petit et ne peut recevoir que des chebecks et autres navires d'un faible tonnage. Les grands bâtiments mouillent ordinairement à l'est, à une demi-lieue du château, avec 20 et 25 brasses; mais ils doivent toujours se tenir prêts à appareiller à la moindre apparence des vents du large.

« Le port de Melîla, dit l'auteur inconnu d'un routier maritime inédit qui porte la date de 1669 (1), est assez bon lieu, bien qu'à la bouche il n'y ait pas de fond; mais dedans est ancrage convenable. Au côté droit, en entrant, il y a des sequans à cause que la pointe est basse. »

(1) Portulan de la Méditerranée, 1669, M. de la biblioth. nation. F.R. 744.

Melîla est sans aucune communication avec l'intérieur du pays, et les soldats qui la gardent ne sortent jamais de son étroite enceinte. Ce système d'immobilité et d'isolement complet, adopté par le gouvernement espagnol pour ses *présides* sur la côte d'Afrique, est observé rigoureusement. Depuis la dernière guerre du Maroc, les Espagnols sont moins resserrés dans Melîla; mais si la prison s'est un peu agrandie, elle est toujours restée une prison (1). Comme le dit Berbrugger (2), « la garnison est là, vis-à-vis des Marocains, dans une situation analogue à celle des Anglais à Gibraltar; les nuances qui distinguent les états civilisés des peuples barbares dans leurs procédés internationaux font seules la différence. C'est au reste la conséquence fatale de toute occupation restreinte. »

§ VII.

Melîla est la *Russader Colonia* de l'itinéraire d'Antonin que Pline mentionne sous le nom de *Rusadir oppidum* (3). Au temps des Romains, c'était la seule place de commerce dans ces parages d'ailleurs peu connus.

§ VIII.

Au-delà de Melîla, la côte rocheuse et très-escarpée continue à monter vers le nord jusqu'au rās ed-Deïr, le *Russadi promontorium* de l'itinéraire d'Antonin et le cap Tres-Forcas des Espagnols (4). Tous les anciens documents nautiques signalent cette saillie remarquable qui ferme à l'ouest le vaste golfe

(1) L'article 6 du traité conclu le 26 avril 1860 avec l'empereur du Maroc porte « qu'il sera placé, dans la limite des terrains neutres concédés aux présides de Ceuta et de Melîla, un kaïd avec des troupes régulières afin d'éviter et de réprimer les attaques des tribus. » — Le même article dit que les gardes maures de l'empereur pour les places du Penon et d'Alhucema devront se tenir au bord de la mer. —

(2) Revue africaine, n° 53, p. 370.

(3) *Russædiron* dans les Tables de Ptolémée.

(4) Cabo d'Entrefolcos dans Marmol.

Revue africaine, 16^e année, N° 92. (MARS 1872).

au fond duquel la Moulouïa a son embouchure. La carte pisane l'appelle *Tarf ofolco*; mais les autres portulans italiens, ainsi que l'atlas catalan, lui donnent le nom *Cavo de III forehs*.

« Le cap des Trois fourches, dit le portulan de 1669, est haut avec trois farailons au côté du levant, un grand et deux petits formant triangle, et ayant passage dedans pour galères. » L'hydrographie moderne n'ajoute rien à cette description.

Au rapport de Renou, ce promontoire est le rás Balán d'Edrissi. « Il me semble très-probable, dit-il, que le cap Balán est celui que les Espagnols nomment Tres-Forcas, bien qu'Edrissi ne le mette qu'à 12 milles (18 kilomètres) de M'zemma. Comme ce géographe ne nomme point d'autre promontoire, qu'il me paraît difficile de croire qu'il ait omis un point aussi important que le cap Tres-Forcas et qu'il représenté le rás Balán lui-même comme s'avancant très-loin dans la mer, la concordance des deux caps me semble mieux établie par ces indications qu'elle ne pourrait l'être par une distance qui a tant de chances pour être inexacte (1). »

Bekri donne au même promontoire le nom de *Tarf Herek*, et il dit que les petits navires peuvent s'abriter sous ses falaises, même en hiver. Ebn Khaldoun nous apprend que les tribus qui habitaient cette partie du littoral, de la Moulouïa à l'oued Boguer, étaient connues des autres Berbères de l'intérieur sous le nom de *Gens du cap Herek*.

§ IX.

Après avoir doublé le cap Tres-Forcas on pénètre dans le grand enfoncement formé par ce dernier promontoire à l'est et celui de Ceuta ou de Monte del Acho à l'ouest. Il comprend toute la côte méditerranéenne du Maroc.

On trouve d'abord *Alcudia* que mentionnent tous les vieux portulans, mais dont il est très-difficile de fixer la position. Baudin qui, dans son manuel du *Pilote de la Méditerranée*, donne les noms de toutes les cales, plages et pointes que l'on rencontre à

(1) Description géographique de l'empire du Maroc, p. 323.

l'ouest du cap Tres-Forcas, ne cite pas ce lieu (1). « Au-delà du promontoire, dit-il, le pays est élevé avec des collines de distance en distance; sur la côte, on n'aperçoit qu'une plage découverte, semée d'anses de sable ou de pointes de terre. »

Alcudia en arabe signifie territoire, juridiction (2). Nous pensons que l'auteur inconnu de la carte de la bibliothèque Pinelli qui a écrit *Arcadia de III forcat* a seul compris ce mot. Selon toute apparence, cette appellation d'*Alcudia* ne s'appliquait dans l'atlas catalan et dans les portulans italiens ni à une cale ou crique, ni à un promontoire; mais à la province de Ghâret tout entière, comprise entre la Moulouïa et la rivière Nekour, ou du moins à une partie de cette même province. C'est le nom que Mouette lui donne (*Alcaladia*) et il se retrouve dans la carte de Braithwaite.

La position assignée à Alcudia par les documents nautiques du moyen-âge correspond à peu près à celle que Zera occupe dans la carte de Vincendon-Dumoulin de 1855.

§ X.

L'atlas catalan de Ferrer et quelques portulans italiens mentionnent ensuite *Tarfo quirat* (Tarf Kert), le cabo Tramontana ou cap du vent du nord des Espagnols et le *Sestiaria Akra* de Ptolémée (3). Tarf Kert tire son nom d'un petit oued auprès duquel il est situé. On trouve à l'embouchure de cette rivière une calanque ou crique que le capitaine Gautier appelle Cala Quiert (4), et qui dans le *Derrotero* de Tofiño porte le même nom que le promontoire. Les barques du pays peuvent y chercher un abri contre les vents du nord-est: elles mouillent par 12 brasses fond de vase. La carte de Visconti et celle de la bibliothèque Pinelli n'indique pas *Tarfo Quirat*.

(1) Tramontana, Pajaros, Pino, Quemadas, Huertas, Pueloto, Georf, Castillo, Zera, Tuque, Illiquin, rio Quirat, Abdun, Nuftis, etc.

(2) Arcadia dans les anciennes chroniques.

(3) Vincendon-Dumoulin lui donne le nom de Pointe Negri.

(4) Carte hydrographique de la Méditerranée, 1820.

§ XI.

Deux des autres petites baies signalées par Baudin, à l'ouest du cap Tres-Forcas, celles de Nuftis (*Fetis*) et de Temumsan (*Temenasim*) sont marquées sur les portulans de Ferrer et de Battista Agnesi.

L'hydrographie moderne ne fournit aucune indication sur ces deux points à peu près inconnus, et parmi les anciens géographes, Bekri est le seul qui, dans son itinéraire maritime de la côte septentrionale du Maroc, fasse mention de Temumsan ou Temsaman, comme il l'appelle. Quant à Nuftis, il n'en parle pas. « Le port de Temsaman, dit-il, est situé sur l'oued Boguer, à vingt milles à l'est de Nekour. C'est une rade qui n'est ouverte que l'été, et même pendant cette saison, le mouillage n'est pas sûr. Vis-à-vis, sur la côte d'Espagne, se trouve le port d'Almeria. »

§ XII.

Le cap Quilates ou Caladas, le Promontoire des Roseaux, (*Promontorium cannarum*) de l'itinéraire d'Antonin, qui vient ensuite, est représenté sur toutes les anciennes cartes; elles lui donnent le nom de *Tarfo Garel* (Tarf Ghâret) (1), appellation qui lui venait sans doute des Arabes. L'hydrographie moderne signale au nord-ouest du promontoire une ligne de brisants qui s'étend à un mille de distance, et nous croyons que c'est ici, et non beaucoup plus à l'ouest comme l'a fait Mannert, qu'il convient de placer la longue bande de rochers à fleur d'eau, que les Romains désignaient sous le nom de *Tania longa*.

Le cap Quilates forme l'extrémité orientale de la baie d'el-

(1) « Le mot *Tarf* en arabe, dit Renou, a diverses significations; mais il s'applique souvent aux caps. Il se retrouve sur la côte d'Espagne et le nom de Trafalgar, malgré différentes étymologies qu'on en a proposées, paraît être incontestablement *Tarf el Ghar*, « le cap de la caverne », que les Espagnols, dans le mode de transcription qu'ils ont toujours employé, auraient écrit régulièrement *Trafalgar*.

M'zemma ou Alhucema, comme écrivent les Espagnols, à laquelle Baudin donne une lieue de profondeur. Les terres, des deux côtés de la baie, sont montueuses et entièrement dépourvues de végétation ; mais elles s'abaissent vers le milieu et se terminent au fond par une belle plaine et deux rivières (1) dont les plages riantes reposent agréablement la vue. Avec les vents de terre, on peut mouiller dans la baie en toute sécurité : le fond est bon, et partout on trouve jusqu'à cinq ou six mètres d'eau ; mais lorsque viennent à souffler les vents du large, il est prudent de s'en éloigner au plus vite : on ne peut y résister à la violence de la mer. Le Morro Nuevo, ou rás el Cancil, promontoire peu élevé que les portulans du moyen-âge indiquent, mais qu'ils ne nomment pas, ferme à l'ouest la baie d'el M'zemma.

§ XIII.

Entre les deux pointes, on découvre six petites îles, les *Albouzaines*, comme les appelle le portulan de 1669 (2) et les *Sex Insulae* des Romains. Au sommet d'un de ces rochers, à deux milles de Morro Nuevo, se montre comme un nid d'aigle, l'enceinte fortifiée du préside d'Alhucema, dont l'origine date de 1673.

Quelques années auparavant, une compagnie française ayant obtenu de Moula Rechid, souverain du Maroc, l'autorisation de fonder un comptoir de commerce sur la côte du Rif, choisit la baie d'el M'zemma pour y établir ses magasins. Malheureusement l'affaire fut ébruitée trop tôt, et les Espagnols intriguèrent si bien que l'autorisation accordée aux marchands français leur fut retirée. Pour couper court à toute nouvelle tentative, la cour de Madrid fit occuper une des îles du golfe (3).

Le rocher sur lequel est assis le préside d'Alhucema a tout au

(1) L'Oued Nekour et le Nahr Aïch.

(2) « Au milieu d'icelles, dit-il, on peut ancrer avec galères. »

(3) Roland Fréjus, *Relation d'un voyage en Afrique*. 1670. — Les Espagnols prétendaient que cet îlot leur appartenait et qu'il leur avait été cédé en 1560 par le chérif Abd-Allah, afin d'empêcher les Turcs d'Alger de s'y établir. Au rapport de Madoz, ils en prirent possession le 28 août 1673.

plus deux kilomètres de circonférence. Du côté du nord et de l'est, il est inaccessible. A l'ouest, on a construit deux batteries qui dominent la plage et les campagnes voisines jusqu'au près de l'oued Nekour, et au sud, où se trouve un mouillage pour les bateaux de la correspondance, il y a trois boulevards avec deux courtines revêtues d'un solide ouvrage de maçonnerie. Dans l'intérieur de la place est un château flanqué de quatre grosses tours de forme cylindrique. La garnison est de 120 hommes avec 100 condamnés ou *presidarios* (1).

L'eau qui sert aux habitants, en partie recueillie dans la saison des pluies, en partie apportée de la côte espagnole, est conservée dans trois grandes citernes de construction ancienne, où elle acquiert, dit-on, en peu de jours, les meilleures qualités de l'eau potable.

Alhucema n'a aucune communication avec le pays environnant : C'est une prison aussi bien pour les soldats qui sont chargés de la garder que pour ceux qu'on y confine.

La ville arabe qui a donné son nom à la baie d'el M'zemma est située à cinq milles de la mer, sur l'oued Nekour, le *flumen Laud* de Pline, que les navires pouvaient remonter de son temps (2). Elle est citée par tous les anciens cartographes ; mais Battista Agnesi est le seul qui indique la rivière.

Les géographes arabes du moyen-âge parlent de M'zemma comme d'une ville riche et fréquentée par les marchands qui habitaient de l'autre côté de la mer des Romains (*Bahr el Roum*). Ils disent que l'on trouvait dans ses bazars toutes les choses nécessaires à la vie. Les principaux articles de son commerce d'exportation consistaient en laines et en céréales (orge et blé).

(1) Fr. Coello et Madoz, *Mapa de las posesiones de Africa*, 1850.

(2) Flumen Laud, ipsorum navigiorum capax. — Ptolémée l'appelle *Thaluda*. — L'oued Nekour sépare la province de Gharêt de celle du Rif. Ce dernier nom qui au dixième siècle ne s'appliquait qu'à la région montagneuse comprise entre l'oued Nekour et Tetouan, est donné aujourd'hui à toute la partie de la côte d'Afrique qui s'étend de cette ville à la Moulouïa. Rif est un mot berbère que l'on emploie pour désigner toute contrée qui borde la mer. Renou fait la remarque que par le son et la signification, il est presque identique aux mots français « rive, rivage » et au mot latin « ripa ».

Au-delà du rás el-Cancíl, la côte change d'aspect : elle s'élève et ne présente plus les mêmes dentelures étroites et profondes. On dirait qu'elle est coupée à pic. A peu près à moitié chemin d'el-M'zemma et de Bádís, Edrissi signale Bouzkour sans autre indication. Ce point, qui figure dans les anciens portulans sous l'appellation de *Busencor*, se retrouve sous celle de Bosikou dans la carte du bassin de la Méditerranée de 1843. Il y a en cet endroit une pointe avec une crique ; mais cette dernière ne peut offrir aucune sûreté même aux petites embarcations.

§ XIV.

Un peu plus loin apparaît le cap Baba ou rás Tamensour, formé par un massif de terres élevées dont les contours sont remplis d'escarpements. Après l'avoir doublé, on découvre l'îlot du Peñon, situé à une demi-lieue du promontoire, et au fond de la baie la petite ville de Bádís ou Velez de la Gomera, comme l'appellent les Espagnols.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, Bádís était une station de commerce bien connue. On la considérait comme le port de Fés sur la Méditerranée ; c'est en effet le point de débarquement de la province du Rif le plus rapproché de cette ville. Léon l'Africain nous apprend que les Vénitiens visitaient Bádís. Tous les deux ans, la flotte marchande qui desservait les côtes d'Afrique venait mouiller derrière le Peñon. L'époque de l'arrivée du convoi était annoncée à l'avance dans le pays, et au jour désigné les Arabes des tribus s'empressaient d'accourir à Bádís pour faire des échanges avec les négociants chrétiens. Bekri et Abou'l Feda parlent des marchés toujours bien approvisionnés de Bádís « ville célèbre entre toutes les villes de la contrée de Ghommera (1). » On y comptait alors plus de cent maisons de Juifs.

(1) C'était le nom que l'on donnait au moyen-âge aux provinces du Rif et de Ghâret, habitées par les Ghommera, une des cinq grandes familles primitives de la nation herbère. « Le pays des Ghommera, dit Ebn Khaldoun, a une longueur de plus de cinq journées, depuis l'Oued Moulouïa jusqu'à Tanger. La largeur du même territoire est aussi de cinq journées, depuis la mer jusqu'aux plaines qui avoisinent

Bâdis est représenté sur tous les vieux portulans. Battista Agnesi marque même la petite rivière qui coule au fond de la baie. Selon Gråberg, Frédéric Lacroix et Godard, la ville arabe a succédé à l'ancienne *Parietina* : cette synonymie paraît probable.

§ XV.

Suarez Montanes raconte qu'en 1499, le roi de Portugal fit construire une forteresse en un lieu appelé *Kala* et situé à une petite distance à l'ouest de Bâdis, dans le but de surveiller les mouvements des corsaires de cette ville et de les tenir en bride ; mais ayant bientôt reconnu la difficulté de ravitailler ce poste, il ordonna de le démanteler. La petite garnison qui occupait le château se retira à Ceuta (1).

En 1508, le comte Pedro Navarro, amiral de la flotte espagnole, étant sorti de Malaga pour donner la chasse à quelques navires de Bâdis qui s'étaient montrés sur les côtes de l'Andalousie, les attaqua, en prit trois et poursuivit les autres jusqu'en vue de leur port. Voulant en finir avec ces audacieux forbans, il résolut de construire, sur le Peñon en face de la ville, un fort au moyen duquel on en serait complètement maître. « Ayant obtenu la permission du roi Ferdinand le Catholique, dit Marmol, il bâtit sur l'îlot une forte tour à chaux et à sable, la mit en défense, planta dessus cinq gros canons comme on en faisait alors et y plaça trente soldats, sous le commandement d'un officier, nommé Villalobos, avec les vivres et les munitions nécessai-

la rivière Ouergha. En suivant cette direction, on rencontre successivement plusieurs chaînes de hautes montagnes, formant des barrières qui s'élèvent à perte de vue et aux cimes desquelles les oiseaux ne sauraient atteindre. Entre les crêtes de ces montagnes s'ouvrent plusieurs défilés qui offrent un passage aux voyageurs et qui renferment des pâturages, des terres cultivées et des bocages semblables à des jardins. » Hist. des Berbères, t. II, p. 134.

(1) En el año de 1499, hizieron los Portugueses un castillo o torreón en un sitio cercano de Velez de la Gomera que los Moros de aquella costa nombran Calaa, el qual dexaron despues en el año de 1504. — Hist. de Africa, p. 708. — Manuscrits de la bibliothèque du Secrétariat général du Gouvernement, C. VII, n° 1.

« res. » Les habitants de Bâdis essayèrent de reprendre le Peñon, dont l'occupation par les Espagnols rendait impossible le mouillage de la rade et ne leur permettait plus de construire des galiotes et des fustes pour courir la Méditerranée. La garnison ne se gênait pas d'ailleurs pour tirer sur la ville lorsqu'on ne se hâtait pas de lui porter les provisions dont elle avait besoin. Moula el-Mansour, Hakem de Bâdis, demanda du secours au roi de Fès, et ce prince lui ayant envoyé 2,000 arquebusiers avec quelque artillerie, il assiégea le Peñon et le canonna des deux hauteurs voisines, le rás Baba et la pointe del Arroyo Gomerano; mais les Espagnols firent une si vigoureuse défense et lui tuèrent tant de monde avec leurs cinq bombardes, qu'El-Mansour fut forcé d'abandonner son entreprise.

Quelques années après, le Hakem fut plus heureux. Comprenant qu'il lui était impossible de prendre le Peñon par la force, il eut recours à la ruse. « Le commandant espagnol avait deux défauts qui, sans être condamnables au même degré, ont presque toujours des suites également fâcheuses : il aimait l'argent et les femmes. » Instruit de l'avarice de Villalobos, le Hakem fit parvenir jusqu'à lui deux Maures qui prétendaient connaître la transmutation des métaux et qui lui offrirent de faire de la fausse monnaie. Le commandant accepta après une première épreuve qui avait été faite sous ses yeux et qui réussit. Il établit les deux prétendus chimistes dans son appartement, et ceux-ci ayant installé leurs fourneaux, se mirent aussitôt à travailler. Il avait été convenu qu'ils seraient seuls chargés de répandre dans le pays la fausse monnaie et que les bénéfices qu'elle rapporterait seraient partagés également entre eux et le commandant. Les deux Maures, sous prétexte de débiter leur fausse monnaie, se rendaient fréquemment à Bâdis et racontaient au Hakem tout ce qui se passait dans la forteresse. Cela durait depuis près d'un mois, et rien n'avancait, lorsque la trahison d'un soldat dont Villalobos avait séduit la femme vint enfin offrir à El-Mansour et à ses deux agents l'occasion qu'ils attendaient. Cet homme, qui brûlait de venger son affront et qui sans doute avait deviné le projet caché des deux fabricants de fausse monnaie, s'entendit avec eux. Prévenu du complot, le Hakem promit de venir en aide aux conju-

rés. Une nuit, le soldat ayant réussi à éloigner ses camarades, les deux Maures qui se promenaient en ce moment avec Villalobos sur la plate-forme de la forteresse l'assillèrent tout à coup et le tuèrent. Etant ensuite descendus, ils barricadèrent la porte du château, où se trouvaient renfermées toutes les munitions, puis ils allumèrent un grand feu afin d'avertir El-Mansour. Celui-ci se tenait prêt. Il s'empressa d'accourir et se rendit maître du Peñon, sans que les soldats pussent opposer aucune résistance. Tous furent tués jusqu'au dernier. Cet événement arriva le 10 décembre 1522 (1).

Trois ans plus tard, les Espagnols firent une tentative pour recouvrer le Peñon. Un canonier chrétien qui était retenu prisonnier dans la forteresse, peut-être le même soldat qui avait aidé à la livrer au Hakem, avisa secrètement le marquis de Mondejar, capitaine général du royaume de Grenade, de se présenter de nuit devant la place avec quelques navires, promettant de pointer les canons si haut que les assaillants n'en seraient point incommodés et qu'ils pourraient enlever le château par escalade avant qu'on pût le secourir de la ville. Le marquis de Mondejar vint croiser avec une flotte dans les parages de Bâdis, attendant la nuit pour se rapprocher de la baie; mais on connaissait déjà dans la ville son arrivée sur la côte, et les Maures s'étant empressés de renforcer la garnison du Peñon, l'attaque ne put avoir lieu.

En 1554, le pacha Salah Reïs, qui venait de rétablir sur le trône le roi de Fès Bou Azoun, obtint de ce prince, pour prix du service qu'il lui avait rendu, la cession du Peñon. Les Turcs d'Alger le gardèrent dix ans. Les Espagnols essayèrent en 1563 de reprendre ce poste important; mais ils ne réussirent pas. Le mauvais succès de cette entreprise fut vivement ressenti en Espagne, et l'année suivante, le roi Philippe II, cédant aux prières des états d'Aragon, de Valence et de Catalogne, résolut d'assiéger une seconde fois ce nid de pirates qui ruinait le commerce espagnol. Il réunit une flotte de 90 galères et frégates et en donna le commandement à D. Garcia de Tolède, vice-roi de Sicile.

A la première nouvelle de cet armement, les Turcs s'étaient

(1) Marmol, Suarez Montanes, Minana.

hâtés de pourvoir de leur mieux toutes les places qu'ils occupaient sur la côte : la garnison du Peñon qui était habituellement de 50 hommes, fut portée à 150. Le 2 septembre 1564, l'armée ayant opéré son débarquement près de la tour de Kâla, marcha aussitôt sur Bâdis dont elle s'empara sans rencontrer aucune résistance ; tous les habitants avaient fui dans les montagnes avec leurs familles, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. On s'occupa immédiatement de mettre à terre l'artillerie et de disposer plusieurs batteries pour canonner le Peñon. Les Turcs firent d'abord bonne contenance ; mais l'artillerie chrétienne ayant abattu un pan considérable des murailles et démonté trois de leurs pièces, ils perdirent l'espoir de pouvoir se défendre plus longtemps et abandonnèrent nuitamment le Peñon. Le lendemain, 6 septembre, les Espagnols prirent possession de la place dont les portes leur furent ouvertes par quelques soldats qui n'avaient pu se sauver avec les autres.

Cette forteresse est toujours restée depuis entre leurs mains, bien qu'ils n'en retirent absolument aucun profit. La ville de Bâdis est aussi à peu près abandonnée aujourd'hui, après avoir joué, comme on vient de le voir, un certain rôle aux XV^e et XVI^e siècles.

§ XVI.

Le rocher du Peñon, très-escarpé et baigné de tous les côtés par la mer, est séparé du *Campo del Moro* qui lui fait face sur le continent par un détroit large d'environ 400 mètres. A l'une des extrémités de la passe, il y a un fortin avec quelques canons, construit sur un écueil qu'une espèce de pont naturel auquel l'art n'a presque rien ajouté, rattache à l'îlot principal. La ville du Peñon, comme l'appellent les Espagnols, bâtie en amphithéâtre, n'est composée que de deux rues, et on ne peut y monter que par un étroit sentier, ne donnant passage qu'à un homme. En entrant par la porte d'el Baradero garnie d'une forte herse de fer et défendue par le boulevard de la Trinidad, on trouve la poudrière entourée d'une muraille de construction moderne. Le magasin d'armes et celui des vivres sont renfermés dans les

redoutes de San Francisco et de San Antonio; cette dernière sert aussi de prison aux condamnés. Le fossé qui en fait le tour, la sépare du quartier des artilleurs, placé plus bas et avec lequel la communication est établie au moyen d'un pont-levis et d'une porte de fer. Viennent ensuite une petite esplanade et une église en l'honneur de la Conception, puis les boulevards de San Miguel et de San Juliano, avec l'hôpital et l'hôtel du gouverneur qui occupe la partie la plus élevée de la ville.

Tous les approvisionnements sont envoyés de Malaga. Le Peñon, comme Allucema, n'ayant point de sources dans son enceinte et l'eau des pluies ne suffisant pas à la consommation des habitants, on est même obligé d'en apporter d'Espagne, lorsque les citernes sont à sec. La garnison est de 300 hommes avec 250 *presidarios*. Quant à la population civile, elle est nulle.

§ XVII.

A 6 milles (10 kilomètres de Bâdis), on trouve l'anse d'Ielles ou d'Iris, que mentionnent tous les anciens documents nautiques. L'atlas catalan et les portulans génois écrivent ce nom *Ellis*; la carte pisane *Eres* (1). Le port de Bâdis n'est pas sûr. En aucune saison les navires ne peuvent y séjourner, et après avoir opéré leur débarquement, ils se retirent ordinairement à Ielles. C'est une misérable bourgade habitée seulement par des pêcheurs et n'ayant quelque importance qu'à cause de sa rade: l'ancrage est bon et l'abri convenable. Il y a un îlot (*Djeziret Beni bou Fras*) à l'entrée de la baie. Renou place à tort Ielles, comme l'a fait Marmol, entre Bâdis et M'zemma.

Au-delà d'Ielles, la côte, toujours escarpée, commence à remonter vers le Nord. Visconti et la carte de la bibliothèque Pinelli signalent des salines; le portulan de Ferrer et celui de Battista ne les indiquent pas. C'est la *sebkha* de Mostaza qui fournit de sel toute la province du Rif; on vient en chercher jusque de Tanger. Le pays autour de Mostaza produit aussi beaucoup d'orge,

(1) Il est probable qu'Ielles est l'appellation arabe, et Iris l'appellation espagnole.

que les Maures de Tetouan viennent acheter et qu'ils revendent aux marchands espagnols. Au temps de Bekri, Mostazà ou mieux Mechtaça était une forteresse qui avait pris son nom de la tribu berbère qui l'habitait. Gråberg et Godard lui donnent pour synonymie antique la ville d'*Acrath* de Plolémée.

Après la sebhka mentionnée par Visconti, quelques anciennes cartes marquent un cap qu'elles appellent *Saltessa* ou *Saltas*. La position qu'elles lui assignent correspond à peu près à celle de la Tour des Pêcheurs (1), le *Promontorium barbari* de l'itinéraire d'Antonin, et peut-être, le cap des Oliviers Sauvages, *Promontorium oleastrum* qui figure sur les tables de Plolémée. Le portulan de 1669 dit « qu'au Château des Pêcheurs, il y a demeure pour de petits navires avec les vents d'est. »

De ce point jusqu'à l'embouchure de la rivière de Tetouan, on n'aperçoit qu'une longue plage découverte, sans aucun abri. En arrière du cordon de la côte apparaissent de hautes montagnes qui semblent grandir à mesure qu'elles s'éloignent vers l'intérieur.

§ XVIII.

L'atlas catalan et la carte de Battista Agnesi citent ensuite *Terga* ou *Targa*, qui ne peut être que le ksar Taska d'Edrissi, bien que la position ne soit pas la même. Battista indique tout près, un peu à l'ouest, une petite rivière qu'il nomme *Cherche*, « où l'on pouvait faire aiguade (2). » Elle n'est pas marquée dans le portulan de Ferrer. Léon et Marmol mentionnent Targa où il se faisait de leur temps un grand trafic de poissons salés. Les Chellouhs (3) ou berbères de l'intérieur s'y rendaient fréquemment pour renou-

(1) Torre y pueblo de los Pescadores, de la carte de Tofino.

(2) Portulan de 1669. — L'appellation berbère de Targa est très-commune en Barbarie : elle signifie *un ruisseau*.

(3) On donne le nom de *Chellouhs*, dans l'empire de Maroc, aux populations qui habitent les montagnes, et celui de *Berbères* à celles qui vivent dans les plaines, sous des tentes, à la manière des Arabes. En Algérie et à Tunis, ces mêmes populations sont appelées *Kabaïls* et *Djebalis*, hommes des tribus et des montagnes.

faux

veler leurs provisions : « La pêche dans les parages de Targa est si abondante, dit Marmol, qu'on assure qu'elle pourrait fournir de poissons la moitié du royaume de Fès. »

Visconti ne connaît pas Targa ; mais il signale la rivière qu'il appelle *Cherche* comme Agnesi (1). C'est l'oued Kerkâl d'Edrissi et le *Rio de Alamos* des cartes espagnoles (2). Mannert indique à son embouchure la ligne de rochers que les Romains nommaient *Tœnia longa* ; mais il se trompe, comme on l'a vu ; Frédéric Lacroix a commis la même erreur (3).

§ XIX.

Il paraît qu'au XVI^e siècle Targa avait quelque importance, car les Portugais firent plusieurs tentatives pour s'en emparer ou la détruire. En 1493, D. Fernand de Meneses, gouverneur de Ceuta, ayant appris que Targa était mal gardée, rassembla toutes les troupes dont il pouvait disposer, se présenta inopinément devant la place et s'en rendit maître par surprise. Il fit plus de 300 prisonniers et brûla dans la rade 25 navires grands et petits. Les chroniques ajoutent que la nouvelle de cet heureux succès contribua beaucoup à adoucir la douleur du roi D. Juan, qui venait de perdre son fils unique, l'infant D. Alfonso, mort à la suite d'une chute de cheval. En 1502, le roi Emmanuel envoya sa flotte contre Targa, avec ordre d'occuper la ville, mais les habitants et la garnison se défendirent si bien, que les Portugais furent obligés d'abandonner leur entreprise. Enfin, en 1517, le même roi fit un nouvel armement de 60 vaisseaux, avec bon nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie, et chargea D.

(1) *Cercelly* dans la carte pisane.

(2) Vincendon Dumoulin lui donne le nom de rivière de Tarssa, mais celui de Kerkâl se retrouve dans la carte hydrographique du capitaine Gautier. — La position que ce dernier cartographe lui assigne est d'ailleurs inexacte : il place à tort l'oued Kerkâl entre le Penon de Velez et Mostaza.

(3) Carte de l'Afrique sous la domination des Romains, dressée d'après les travaux de Frédéric Lacroix, par le capitaine d'état-major Nau de ChampLouis, 1864.

Diego de Sequeyra de s'emparer de Targa. Il devait joindre ses forces à celles de D. Pedro de Meneses, gouverneur de Ceuta. Tous deux sortirent en effet de cette dernière place et se portèrent sur Targa; mais en route la mésintelligence se mit entre eux : Sequeyra prétendait que le commandement de l'expédition lui appartenait, et Meneses se refusait à le reconnaître pour chef. L'armée revint à Ceuta sans avoir rien fait.

Marmol, qui ne parle pas de ces diverses expéditions des Portugais, nous apprend qu'en 1533, D. Alvar de Bazan, général des galères d'Espagne, saccagea Targa par ordre de l'empereur Charles-Quint. En 1568, D. Juan d'Autriche essaya aussi de s'en emparer, mais il ne réussit pas (1). Quelques années auparavant, le chérif Abd Allah avait fait relever les fortifications : « Au plus haut de la place, du côté du Midi, on avait construit un château, où se trouvait une bonne garnison avec 50 pièces d'artillerie, 4 pierriers et 46 fauconneaux ou arquebuses à croc. »

§ XX.

Entre la rivière des Peupliers et le cap de Tetouan, les cartes de Vincendon Dumoulin, de Renou et de Beau loin marquent plusieurs promontoires. La saillie la plus remarquable est celle qui porte le nom de Pointe Mazari, et nous pensons que ce cap est le même que les portulans de Visconti et de Ferrer mentionnent après la rivière de *Cherche* et qu'ils appellent *Netagora* ou *Netegala* (2). Il y a une petite cale derrière le promontoire où les bâtiments caboteurs peuvent trouver un abri momentané. Selon Gråberg, la Pointe Mazari est l'*Aquila Minor* de l'itinéraire d'Antonin (3).

(1) Ce renseignement nous est fourni par Suarez Montanes ; mais il se trompe lorsqu'il ajoute que Targa ne fut jamais prise et sacagée par les chrétiens. (Targa nunca ganado de cristianos ni saqueado dellos).

(2) Battista Agnesi écrit *Notegal*, et la carte de la bibliothèque Pinelli *Netigara*.

(3) Tout le littoral, depuis l'oued Moulouia jusqu'à Ceuta, comme l'observe avec raison Renou, est fort peu connu, et la géographie

§ XXI.

On trouve ensuite *Tarfonoli*, le ràs Tittaouïn ou cap de Tetouan des géographes modernes, et l'*Aquila Major* des Romains. Les vieux portulans ne signalent que le promontoire, sans indiquer la ville et l'embouchure de la rivière. Cet oubli des cartographes du moyen-âge ne peut s'expliquer que par l'abandon que Tetouan subissait à cette époque comme station de commerce (1).

La rivière de Tetouan, l'oued Martil ou Martin (2), le flumen *Tamuda* de Pomponius Mela et de Pline, forme à son embouchure deux petites baies, le port Negro et le port Emo. Les navires ne doivent y mouiller que lorsque les vents sont à l'ouest; ce sont d'ailleurs ceux qui règnent le plus habituellement sur cette côte. Mais dès qu'ils ont tendance à tourner vers l'est, il faut appareiller immédiatement : avec les vents de cette partie qui ne soufflent jamais faiblement, il entre une très forte mer dans la rade, et la tenue des navires devient alors difficile et dangereuse, le fond qui se compose principalement de sable mouvant, changeant de place avec la houle et ne présentant pas une résistance suffisante. Les petites felouques peuvent pénétrer dans la rivière et la re-

ancienne est également très-incertaine. Les itinéraires maritimes de Bekri et d'Edrissi fournissent quelques indications. On en trouve d'autres dans les vieux portulans et dans Marmol, mais elles ne s'accordent pas. Les cartes modernes elles-mêmes sont très-incomplètes. On comprend, qu'avec des matériaux aussi imparfaits, on ne peut fixer que d'une manière approximative la position des différents points de la côte.

(1) Aux XIV^e et XV^e siècles, les négociants chrétiens de la Méditerranée ne fréquentaient sur cette côte que les marchés de Ceuta. Plus tard, cette dernière ville étant devenue un préside espagnol, Tetouan la remplaça comme entrepôt maritime du commerce de l'intérieur.

(2) C'est le nom que les habitants donnent au bâtiment de la douane et par lequel ils désignent ordinairement la rivière. On l'appelle aussi rivière des Anguilles. Du temps de Bekri, on la nommait oued Mh'aksa ou oued Râccn. Les habitants de Tetouan, au rapport d'Edrissi, étaient des Mh'aksa. Marmol ne connaît aucune de ces dénominations et la mentionne sous celle d'oued Kous.

monter jusqu'à la hauteur de la douane, à trois kilomètres de son embouchure, où elles vont prendre ou déposer leurs marchandises. Bien que pendant l'été l'oued Martin assèche quelquefois, on trouve toujours au moins deux mètres d'eau sur la barre.

Un fort carré, construit en bonne maçonnerie et armé de 12 canons dont les embrasures sont à quatre mètres du sol pour éviter l'escalade, protège l'entrée de la rivière. Ce point est une relâche excellente où l'on peut se procurer des provisions à bon compte; on y trouve aussi de très-bonne eau (1). En 1798, Nelson stationnait depuis plus d'un mois dans la baie de Tetouan, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Egypte (2).

La ville de Tetouan, située à six kilomètres de la mer, est bâtie sur un des contreforts de la chaîne de l'Atlas qui court parallèlement au littoral. Elle est, dit-on, fort ancienne, mais on ne sait rien de son histoire. On croit qu'elle a succédé au *Jagath* de Ptolémée, lieu inconnu d'ailleurs. Au rapport de Marmol, une flotte du roi de Castille, Henri III, la saccagea complètement en 1400 et réduisit en servitude tous les habitants. Pendant 90 ans, jusqu'à l'expulsion des Arabes d'Espagne, elle resta déserte. Les Grenadins la repeuplèrent alors, et s'y étant solidement établis, ils se mirent de là à courir les frontières de Ceuta, d'El-K'sar et de Tanger, « travaillant avec tant de succès les Portugais et les Espagnols, par terre et par mer, qu'en peu d'années on compta à Tetouan jusqu'à trois mille esclaves chrétiens. »

En 1520, le gouverneur de Ceuta conseilla au roi de Portugal, Emmanuel, de construire une forteresse à l'embouchure de la rivière : c'était, à son avis, le meilleur moyen de mettre un terme aux déprédations des Grenadins. Le roi approuva le projet et fit armer huit vaisseaux dont il donna le commandement à D. Pedro de Mascarenhas. Ce dernier, arrivé à Ceuta, se rendit avec deux brigantins à la barre de Tetouan, et l'ayant sondée, reconnut l'endroit qui convenait le mieux pour la construction de la forteresse, puis il retourna à Lisbonne rendre compte au roi de ce

(1) Annales maritimes, 1844, t. 1. — Ann. hydrogr., t. 10.

(2) G. Jackson, *an account of the empire of Morocco*, 1814.

Revue africaine, 16^e année, N^o 92. (MARS 1872).

qu'il avait fait. Il paraît que d'autres soins empêchèrent Emmanuel de donner suite à ce projet, car il n'en est plus parlé dans les historiens du temps.

Après la prise du Peñon de Velez, en 1564, D. Garcia de Tolède se présenta avec sa flotte à l'embouchure de l'oued Martin. Il voulait, comme le roi de Portugal, rendre impossible aux Grenadins le séjour de leur rade; mais la saison se trouvant trop avancée, il fut obligé de rentrer à Malaga sans avoir pu rien tenter. Philippe II ayant donné des ordres pour que l'on détruisit à tout prix le port de Tetouan, D. Alvar de Bazan y revint l'année suivante, et malgré tout ce que purent faire les corsaires pour l'en empêcher, il combla la rivière au moyen de grosses chaloupes et de deux frégates chargées de pierres qu'il avait amenées de Gibraltar. L'opération réussit, mais elle n'eut qu'un effet de courte durée. Après le départ des Espagnols, les habitants parvinrent à retirer les deux frégates, et le courant ouvrit plus tard un autre chenal du côté du nord: « En transportant les rames d'un bord à l'autre, dit Marmol, une galiote pouvait y passer aisément. »

Les Grenadins, ayant recouvré la libre disposition de leur rade, recommencèrent de plus belle à courir les côtes de Portugal et de l'Andalousie. Ils s'étaient refusés jusqu'alors à reconnaître l'autorité du roi de Fès et de Maroc; mais en 1567, ils furent obligés de se soumettre; à la suite de dissensions qui avaient éclaté parmi les habitants, le chérif Abd Allah se rendit maître de la ville. La perte de sa liberté ne fut pas d'ailleurs une cause de ruine pour Tetouan; au lieu de diminuer, son importance augmenta au contraire. D'Avity nous apprend que, dans les premières années du XVII^e siècle « la ville des *Mudechares* (1), ceinte de bonnes murailles avec un château qui la dominait, comptait 800 maisons des meilleures d'Afrique, et que ses corsaires étaient de si bons écumeurs de mer et si vaillants, qu'ils se vantaient de tenir en échec toute la chrétienté. » La marine de Tetouan se composait alors de 15 ou 20 brigantins et frégates de 8 à 12 rames, dont cinq ou six

(1) *Mudejares*. C'était le nom que les Arabes d'Afrique donnaient aux Maures des royaumes de Castille et de Grenade. Ceux du royaume de Valence étaient appelés *Tagartins*.

croisaient tous les mois à l'entrée du détroit de Gibraltar.

Dans le même temps où les habitants de Tetouan faisaient une si rude guerre aux Espagnols et aux Portugais, leurs ennemis séculaires, ils ouvraient les marchés de leur ville aux autres nations européennes. Les Anglais, les Hollandais, les Génois, les Vénitiens entretenaient avec eux des relations mercantiles très-suivies. Les Hollandais surtout étaient vus avec faveur dans le pays, à cause de la guerre qu'ils soutenaient alors contre les Espagnols. Aujourd'hui Tetouan n'a plus de corsaires, et elle serait d'ailleurs assez mal inspirée, si elle s'avisait de vouloir recommencer ses croisières d'autrefois ; mais elle est restée le principal centre commercial des provinces méditerranéennes de *l'empire de l'Occident* (1).

§ XXII.

Nous empruntons la description suivante de la ville de Tetouan à un mémoire inédit du capitaine d'état-major Pourcet, chargé en 1845, d'une mission dans le Maroc (2).

« Tetouan présente la forme d'un polygone irrégulier, ayant près de cinq mètres de développement et défendu sur tout son pourtour par une muraille crénelée, avec tours rondes ou carrées en saillie. La hauteur de la muraille varie de trois à quatre mètres, et son épaisseur n'est jamais moindre de deux pieds. Sur les différents côtés trois forts armés de 12 à 18 canons ; dans la partie la plus élevée de la ville, à l'ouest, la Kasba avec sa batterie et son enceinte particulière, et une tour construite en dehors des murs et protégeant les jardins du même côté complètent le système de défense de Tetouan. Ces fortifications sont entretenues avec soin à cause du voisinage et du caractère entreprenant des tribus Kabyles qui habitent les montagnes auxquelles la ville est appuyée. Mais cette protection efficace contre les montagnards marocains serait tout-à-fait insuffisante contre des troupes européennes

(1) *El-Gharb*. — « Le Maroc, dit Renou, ne porte aucun nom parmi les indigènes. En Algérie, on l'appelle *El-Gharb el-Aksa*. »

(2) Arch. du Secrétariat général du Gouvernement, *Politique*, C. XX, n° 3. — Le capitaine Pourcet est aujourd'hui général de division.

ayant avec elles du canon : en montant quelques pièces d'artillerie sur le plateau qui domine la Kasba à l'ouest, on éteindrait rapidement les feux de la place et on s'en rendrait facilement maître.

« Par sa position en face de Gibraltar, par sa population paisible et laborieuse, par son industrie et la fertilité de son sol, enfin par le voisinage des nombreuses tribus qui l'entourent, à l'est, au sud et à l'ouest, Tetouan est une des villes les plus commerçantes du Maroc. Elle est sur la Méditerranée l'entrepôt des grandes villes centrales, Fès, Meknès et même Maroc. Les Anglais y ont en quelque sorte le monopole du commerce d'importation : c'est la porte principale par laquelle ils écoulent leurs produits dans l'intérieur (1). Les cotonnades, les tissus, la quincaillerie, la verrerie, le thé, le sucre, les épices sont les principaux articles d'importation anglaise. La France y envoie des draps, des fers, de l'acier, de la soie, du brocard d'or et d'argent à l'usage des Juifs et quelques drogueries. L'Angleterre en exporte des grains (orge et blé), de la gomme, du tannin, de la cire, des laines lavées, des peaux préparées, des maroquins, des nattes, des tapis et quelques autres articles de fantaisie manufacturés à Fès, à Meknès et à Tetouan. Cette dernière ville fournit aussi à la garnison de Gibraltar des bœufs, des moutons et d'excellents fruits. La France en retire des laines en suint, de la cire jaune, des sangsues, du miel, des peaux non préparées, des amandes et des raisins. L'empereur s'est réservé le monopole du commerce du fer, du tan et des sangsues, dont il se fait des exportations considérables en Europe, principalement à Marseille. Le fermage annuel du tan et des sangsues produit seul plus de 600,000 francs au trésor impérial (2).

(1) Autrefois les consuls européens résidaient à Tetouan. En 1770, le cherif Sidi Mohammed leur ordonna de s'établir à Tanger. Cette mesure fut prise à la suite de la mort d'une vieille mauresque qu'un Anglais avait tuée par mégarde d'un coup d'arme à feu. Aujourd'hui les puissances de l'Europe ne sont représentées à Tetouan que par des agents consulaires, choisis parmi les israélites indigènes. L'Angleterre seule y maintient un vice-consul de sa nation.

(2) Le mouvement total du commerce de Tetouan est de 5 à 6 millions de francs.

« Le territoire de Tetouan est d'une fertilité et d'une richesse de végétation justement renommées dans tout le Maroc. Autour de la ville et jusqu'aux premières pentes de la montagne, ce ne sont que jardins délicieux, orangeries magnifiques et vergers de toute espèce, au milieu desquels serpentent, sous des voûtes de verdure, des eaux abondantes et constamment fraîches. La récolte des fruits est considérable ; on en exporte la plus grande partie à Ceuta et à Gibraltar. Le raisin est acheté par les Juifs pour en faire du vin (1). »

« Tetouan fabrique une assez grande quantité de fusils et de poignards dits du Rif, des babouches, des sparteries, des maroquins, des meubles peints (2) et de la poterie colorée qui est en grande réputation dans le pays. »

Suivant le capitaine Pourcet, la population de Tetouan est de 30 à 35,000 âmes, mais il se trompe. Elle s'élève tout au plus à 15 ou 20,000. Renou ne la porte même qu'à 12,000 habitants, Maures, Kabyles et Israélites. Ces derniers composent pour un bon tiers cette population.

§ XXIII.

On sait que les Juifs, malgré le mépris et les vexations qu'ils subissent, sont très-nombreux dans l'empire de Maroc. Ils habitent principalement les villes (3) et descendent pour la plupart des Israélites chassés d'Europe à diverses époques du moyen-

(1) Au rapport de Léon et de Marmol, les Kabyles des montagnes du Rif sont de grands buveurs de vin « tant blanc que clair ». Les marabouts en boivent eux-mêmes en secret jusqu'à s'énivrer.

(2) « Les fabricants de meubles de Tetouan se distinguent par leur talent à façonner et à peindre les étagères, les porte-manteaux, les tables basses et polygonales pour prendre le thé. Ils fixent sur le bois l'or en feuilles et des couleurs aussi éclatantes qu'inaltérables. Les arabesques, les arcatures et les moulures de ces meubles ont quelques fois des analogies intéressantes avec les meilleurs modèles de l'architecture mauresque. » — L. Godard, *Histoire et description du Maroc*, p. 199.

(3) On trouve quelques tribus juives dans les montagnes de l'Atlas : Elles paraissent y vivre en assez bonne intelligence avec les Berbères qui ne les persécutent pas comme les Maures le font dans les villes.

âge. Ceux de Tetouan et de Tanger sont presque tous originaires d'Espagne, et ils s'appellent eux-mêmes les descendants des exilés de Castille (*Guerouch Castilla*); ils ont même chaque année plusieurs jours de deuil en mémoire des persécutions dont leurs pères ont été victimes.

Comme le dit Charles Didier, « on tolère les Juifs dans le Maroc plutôt qu'on ne les accepte » ; mais cette tolérance leur coûte bien cher. Subis comme une chose nécessaire, mais déplaisante, on les traite en conséquence. Ils sont accablés d'impôts. Non-seulement ils sont soumis à un tribut annuel considérable, mais ils doivent payer des contributions extraordinaires *pour tout ce qu'ils font et pour tout ce qu'ils vendent*. Il leur est défendu de porter des souliers, « si ce n'est à quelques-uns qui ont habitude près du roi et des grands. » Les autres n'ont que des chaussures de jonc qu'ils sont obligés d'ôter vingt fois par jour lorsqu'ils passent devant les mosquées, les zaouïas et les maisons de santons ; *s'ils y manquaient, les coups de bâton ne leur manqueraient pas*. Ils sont habillés de noir, de brun ou de violet, couleurs méprisées des Maures ; tout vêtement blanc leur est interdit. Quand ils sortent, ils ont une espèce de robe sans manches, « ressemblant à celle des bedeaux de paroisse. » Cette robe leur sert de manteau et ils la mettent pardessus leur veste et leurs grandes chausses à l'espagnole qui ne descendent que jusqu'à la moitié des jambes. Leur bonnet est ordinairement noir, avec un petit bouton en haut ; il est différent de celui des Maures qui est rouge, sans bouton et plus élevé. Un foulard de même couleur que le bonnet, retient leur coiffure, mais il ne doit être lié que d'un seul œud.

Ils ne peuvent sortir du pays sans une autorisation spéciale du cherif, ni cultiver la terre, ni posséder des terrains et des maisons en dehors du quartier qu'ils habitent, ni surenchérir au marché sur un Maure pour ce qui sert à la nourriture. Ils doivent porter en courant leurs morts au cimetière et prendre bien garde de rencontrer un convoi funèbre musulman. Lorsqu'un croyant se désaltère à une fontaine, un Juif ne peut pas s'en approcher, et il serait rudement châtié s'il osait s'asseoir en sa présence. Il ne leur est pas permis de lire et d'écrire l'arabe,

n'étant pas dignes d'entendre le divin Koran. Dans l'intérieur de la ville, ils doivent toujours aller à pied, mais ils peuvent monter des ânes ou des mulets lorsqu'ils vont à la campagne. Quant à l'usage du cheval, il leur est formellement interdit : cet animal est trop noble pour eux. Les Juifs sont aussi obligés d'inhumer les cadavres des criminels et de pendre les Maures condamnés au gibet. Sous le moindre prétexte, leurs femmes sont fouettées en place publique par l'*Ahrifa*, vieille musulmane spécialement chargée de cette fonction. Parqués dans un quartier séparé, le *Mellah*, comme on l'appelle, c'est-à-dire la terre salée et maudite, et enfermés soigneusement la nuit et les jours de fêtes musulmanes, ils vivent sous la discipline d'un cheikh hébreu, chargé de leur rendre la justice, de répartir entre-eux les impôts et de les percevoir, ainsi que les amendes. Ce cheikh élu par eux est soumis à un kaïd nommé par le cherif.

Elie de la PRIMAUDAIE.

A suivre.

